

ADV

X

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N 71

Fascicule 2 - Deuxième trimestre 1976



LYON

IMPRIMERIE BOSC FRÈRES

42, quai Gailleton

1976

SOMMAIRE

L'industrie textile à Vienne, par Jean VAGAMAY

La bibliothèque d'un parlementaire viennois au milieu du XVIII^e siècle, par Jean-François GREMOILLER

Un voyageur visite Vienne en 1821

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour "répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises" (article premier des statuts).

Pour 1976

Le numéro	15,00
Abonnement annuel normal	50,00
Abonnement de soutien	100,00
Retraités et étudiants	30,00

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71.

Avez-vous réglé votre abonnement de 1976

Nous vous rappelons que l'abonnement au bulletin de la Société des " Amis de Vienne " est souscrit pour l'année en cours.

Pour aider notre secrétaire bénévole, pour nous permettre de vous servir de bons bulletins... AIDEZ-NOUS en réglant dans le plus bref délai votre abonnement de 1976, si ce n'est pas encore fait et FAITES ABONNER VOS AMIS.

Prière de nous retourner la fiche ci-dessous avec le montant de votre abonnement.

FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES " AMIS DE VIENNE " POUR L'ANNEE 1976

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....

.....

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	100 F
Abonnement normal	50 F
Etudiants - Retraités	30 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C. C. P. LYON 185-71 à l'adresse
" AMIS DE VIENNE " - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier
38200 VIENNE

Sortie d'Eté et programme de nos manifestations au verso

RETENEZ CES DATES...

Participez à la vie de la Société

SAMEDI 8 MAI

Attention ! cette sortie prévue initialement en avril a dû être reportée :
Visite du Musée des Antiquités gallo-romaines de Fourvière à Lyon, sous la conduite de M. Amable AUDIN, directeur. Départ du car devant le Syndicat d'Initiative à Vienne à 14 heures.

Inscription et visite : 5,00 F. — Inscription, visite et transport : 15,00 F.

JEUDI 13 MAI

Assemblée générale, sous la présidence de M. Charles JAILLET.

20 h 45 : salle de l'Hôtel de la Poste, cours Romestang.

L'Assemblée générale sera précédée d'un exposé de M. FAVIER, assistant à la Faculté des Lettres de Grenoble, sur « Le développement de Vienne au XVIII^e siècle ».

DIMANCHE 27 JUIN

Sortie d'été à AUTUN. — **Départ de Vienne** : 7 heures.

Itinéraire : VIENNE - par l'A 6 - jusqu'à CHALON/Nord. Reprendre la N. 6 en direction du sud, 600 m après le péage d'autoroute. Prendre à droite la D. 978 pour AUTUN par MERCUREY et COUCHES. Sur la droite, admirer au passage le château de COUCHES.

Autun à 215 km de Vienne. Rentrer dans AUTUN, longer la promenade des marbres - passer devant (sur la gauche) le chemin du Théâtre romain et l'Ecole militaire - à l'extrémité de la promenade. Contourner rond-point et continuer par la rue de l'Arquebuse. On passe devant la Sous-Préfecture (sur la droite). A l'extrémité de la rue de l'Arquebuse prendre à droite jusqu'à la **place de l'Hôtel-de-Ville**.

10 h 15 : regroupement des participants au parking place de l'Hôtel-de-Ville, devant le Syndicat d'Initiative.

Visite de la ville et des monuments en car ou voitures, sous la conduite des guides-conférenciers du Syndicat d'Initiative : Théâtre romain - Porte Saint-André - Porte d'Arroux - Temple de Janus.

12 h 30 : regroupement des participants au restaurant LARDRAU, 58, avenue Charles-de-Gaulle (devant la Gare). Parking place de la Gare et avenues voisines.

Menu : crudités - Sauté de veau marengo - Riz créole - Pâtisserie maison ou glaces (taxes, 1/4 vin et café compris).

14 h 30 : visite de la cathédrale romane Saint-Lazare, portail du Jugement dernier, XII^e siècle, sous la conduite du Chanoine GRIVOT, historien et auteur de nombreux ouvrages sur Autun.

16 h : visite par petits groupes du célèbre musée Rollin : collections gallo-romaines - romanes - gothiques et peintures d'école Flamande.

Retour libre par la voie expresse. Itinéraire LE CREUSOT - CHALON/Sud.

Inscription obligatoire avant le 20 juin.

Prix de la sortie : visite seule : 10 F — Repas + visite : 35 F — Transport seul : 45 F. — Tout compris : 75 F.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

Fascicule 2 - Deuxième trimestre 1976



LYON

IMPRIMERIE BOSC FRÈRES

42, quai Gailleton

1976

CONCOURS POUR LA CHANSON VIENNOISE

Nous rappelons à nos lecteurs qu'un concours doté de plusieurs prix est organisé en vue de rassembler les vieilles chansons viennoises des siècles passés.

Nous en avons déjà reçu un certain nombre que nous publierons d'ailleurs dans un prochain bulletin.

Prière d'envoyer ou de déposer au Syndicat d'Initiative les chansons avec votre nom et adresse.

L'INDUSTRIE TEXTILE A VIENNE

Quelques quarante années d'activité drapière me désignaient-elles valablement pour retracer devant vous l'histoire de l'industrie textile à Vienne, je n'ose le croire.

En effet, si mes souvenirs me permettent d'évoquer la vie contemporaine professionnelle, il me manque les qualités d'archiviste indispensables aux rappels historiques. Un érudit épris d'histoire locale (il n'en manque pas à Vienne), eut été certainement mieux désigné pour exhumer du lointain passé tout ce qui a trait à cette belle industrie.

Mais, pouvais-je résister à la pressante et amicale sollicitation de notre sympathique président ? Si son choix est malheureux, excusez-le, et ne m'en veuillez pas trop si vous êtes déçus tout à l'heure.

L'origine de l'industrie textile à Vienne ? Elle est difficile à situer de façon précise, et toutes les suppositions sont permises.

Si l'Empereur Auguste établit à Vienne un entrepôt pour le commerce du lin et du chanvre, peut-on en déduire qu'il jeta du même coup les premières bases d'une activité productrice à Vienne ; ce serait un peu téméraire et plus fantaisiste que véridique.

Il faut arriver au XII^e siècle pour constater qu'une série d'actes de donation ou de cession font état, dès 1125, de locaux de fabrication contenant des gauchons, nom familier aux Viennois puisqu'ils ont connu un quartier du Gauchon établi entre la place de la Cocarde et la Gère tout au long de la rue Jacquard, quartier récemment démoli.

Or, l'appellation « gauchon » désignait, alors, les piles dans lesquelles on foulait le drap, première opération d'apprêt destinée à transformer le tissu tombant des métiers et à lui donner, par un feutrage approprié, une consistance et un toucher convenable, opération suivie d'un lavage destiné à débarrasser le drap des impuretés et matières grasses qu'il contient.

Il est probable que ces gauchons travaillaient surtout pour rendre utilisables, pour le vêtement, les tissus produits à domicile d'une façon très artisanale. Mais, en vérité, il semble bien qu'à cette époque, seules, la tannerie et la fabrication des armes blanches occupassent un grand nombre d'ouvriers.

C'est en 1188 que, par lettres patentes de Philippe Auguste, furent reconnues en France les corporations drapières. Mais si de nombreuses villes, entre autres Elbeuf, Louviers, Lille, Roubaix, Reims, Carcassonne et Castres, font remonter à cette époque l'existence de leurs métiers, il ne paraît pas que Vienne puisse avoir la même prétention.

Pendant près de quatre siècles toujours pas de trace de l'existence de manufactures de draperies dans notre ville. Vraisemblablement, existait-il seulement alors une production domestique, pas ou peu commercialisée, et les seuls ateliers dont il soit fait mention, d'une façon formelle, dans des actes des xv^e et xvi^e siècles, sont toujours des gauchons, qui, utilisant les eaux de la Gère, à l'époque moins polluée qu'aujourd'hui, semblent avoir surtout effectué, à façon, le foulage des draps provenant d'ailleurs que du tissage local, comme en font foi des permissions accordées par les autorités consulaires de Vienne d'introduire dans la ville des pièces de drap pour y être foulées.

Un intéressant ouvrage de M. D'Urbal, qui fut capitaine au 17^e dragon à Vienne et consacra, en 1911, sa thèse de doctorat en droit à l'industrie drapière de Vienne, indique qu'un inventaire des archives locales, datant du début du xix^e siècle et conservé à la bibliothèque de notre ville et à celle de Grenoble, catalogue un registre des manufactures de draperies datant de 1671 et un autre de 1675. Ces registres ont malheureusement été détruits dans un incendie survenu dans la nuit du 4 au 5 janvier 1854, ce qui nous prive d'une précieuse source d'information.

Mais quelle qu'ait été l'activité textile en ce temps-là, il n'est pas douteux qu'elle déclina rapidement et que l'industrie drapière dut subir, par la suite, une assez longue éclipse.

C'est au sieur Buisson, originaire de Limoux sur les bords de l'Aude, que revient le mérite d'avoir redonné à notre ville son activité textile. Ayant travaillé, dans sa jeunesse, dans les fabriques de drap de Carcassonne, ledit sieur Buisson vint s'installer à Feyzin en 1718 et y fit fabriquer des draps imitant ceux de Carcassonne. En 1721 il vient s'établir à Vienne, s'associa en 1722 à un marchand teinturier de Lyon, nommé Berger. Les résultats de cette association ne répondant pas à son attente, il dut faire appel aux capitaux de MM. Rivoire, Charvet et Martin, riches marchands drapiers de Lyon et s'associa avec eux le

1^{er} mai 1727. C'est à cette date que l'on peut, honnêtement, faire remonter la véritable origine de l'industrie textile à Vienne.

En 1728, la fabrique emploie 400 ouvriers, tant dans la ville de Vienne que dans les villages alentours. Il semble que peu de temps après Buisson doit cesser les affaires. La fabrique fut reprise par seulement deux de ses associés, MM. Rivoire et Charvet. En 1731 un mémoire explique que les essais faits pour imiter les draps anglais qui se vendent dans le Levant ont obtenu un plein succès et que MM. Rivoire et Charvet ont l'intention de monter cette fabrication ; qu'ils demandent pour cela une subvention royale et des lettres patentes attribuant à leur fabrique le titre de Manufacture royale. Le 31 août 1732 il n'a pas encore été donné satisfaction à cette requête. Mais un intéressant document illustré d'échantillons des productions de la Manufacture royale de Vienne en Dauphiné en l'année 1765, prouve que les Sieurs Rivoire et Charvet sont finalement parvenus à leurs fins.

Un tableau indique que l'effectif ouvrier s'élevait à 1750. Sur ce total 648 travaillaient dans des ateliers de cardage et filature situés aux environs et quelquefois assez loin de Vienne, entre autres Saint-Jean-de-Bournay, Artas, La Côte-Saint-André.

Le tableau ne manque pas de faire ressortir que la manufacture fait ainsi vivre 2 042 personnes, en ajoutant à l'effectif travaillant 292 personnes âgées ou impotentes, et je cite ici le texte exact des commentaires figurant sur ce tableau : « attendu que 6 personnes travaillant donnent facilement à vivre à une septième oisive ».

Où se situaient dans la ville les ateliers des Frères Charvet ? Paulin Blanc dans son livre sur la draperie à Vienne, édité en 1869, nous le dit :

« A côté de l'église Saint-Martin », et il ajoute : « On voit encore aujourd'hui, sur la pierre brunie d'un grand portail, leur enseigne presque effacée de : Manufacture Royale ». Si je ne me souvient pas avoir pu déchiffrer l'enseigne dont il était orné, je ne puis oublier, par contre, ce grand portail pour l'avoir personnellement fréquemment franchi. Il a malheureusement, et tout récemment, disparu sous le choc des bulldozers qui préparaient l'emplacement de la construction de nouveaux immeubles d'habitation.

Cependant, à cette époque, bien qu'unique par son importance, l'entreprise des Sieurs Charvet n'était pas seule à représenter l'industrie drapière.

Sur les bords de la Gère quelques ouvriers « venus, dit Paulin Blanc, des montagnes du Vivarais fabriquaient, avec des moyens précaires, des lainages grossiers ».

Mais survient la Révolution avec ses destructions, la disparition des abbayes et de l'archevêché. Il n'est plus fait mention de cette Manufacture royale, disparue, semble-t-il, avec l'ancien régime. Elle fut rapidement remplacée par une multitude de petits ateliers établis le long de la Gère, non seulement à cause de la qualité de ses eaux utilisées pour le lavage de la laine, la teinture et le foulonnage, mais aussi pour la force motrice que produisaient un grand nombre de roues mises en mouvement par le rapide courant s'écoulant dans des canaux creusés, bien auparavant, en même temps qu'étaient construits les barrages qui les alimentaient.

Ces grandes roues à aube, dont les dernières étaient encore visibles en activité il y a quelques dizaines d'années, procuraient la force motrice nécessaire aux moulins, aux martinets et également aux foulons.

C'est au début du XIX^e siècle que l'industrie textile devait prendre son véritable essor.

Jusqu'alors l'outillage était précaire. « On cardait avec des planches armées de pointes de fer, on garnissait la surface du tissu avec quelques chardons montés sur des baguettes assemblées en forme de croix, on filait avec un petit nombre de broches établies sur des bancs de bois que des femmes poussaient péniblement en avant et en arrière », nous dit encore Paulin Blanc.

Seuls les muscles des ouvriers étaient donc le moteur qui permettaient de produire le fil, de le tisser et de donner au drap, en le garnissant et le tondant, un aspect convenable. On perçoit tout le chemin qui restait à parcourir pour passer de ces ateliers à de véritables entreprises industrielles. L'évolution technique due à de géniales inventions, tant dans le domaine particulier du textile, que sur le plan général, devait permettre un très rapide et considérable développement. L'année 1806 voit s'installer, dans plusieurs usines, des machines à carder dites « à la Douglas » qui, perfectionnées constamment, ne cessèrent de se multiplier.

En 1819 la première tondeuse à lames hélicoïdales, agissant transversalement sur les pièces, fait son apparition et va remplacer l'utilisation des ciseaux, nommés « forces », à l'aide desquels on tondait la surface des tissus. Mais son implantation à Vienne ne devait pas se faire sans heurt. Un grave conflit éclate dès l'annonce de la commande. Les tondeurs, redoutant d'être privés de leur gagne-pain, adressent une pétition au Maire pour amener les industriels à renoncer à cette machine. Lorsque, malgré tout, elle arrive, un soulèvement se déclenche et les ouvriers brisent la machine. L'autorité dut intervenir et opérer des arrestations. La paix rétablie, la machine réparée, tout rentre dans l'ordre et une messe solennelle est célébrée pour marquer la fin des troubles.

Première manifestation d'hostilité des ouvriers à l'égard d'une amélioration des moyens de production dont ils redoutaient les conséquences, à la fois pour leurs salaires, et pour leur emploi ; elle ne devait pas être, hélas ! la dernière.

Toutefois, l'industrie drapière continue à prospérer. En 1820 elle occupait 4 000 ouvriers sur 13 000 habitants et produisait, par an, 20 000 pièces de 24 aunes, soit approximativement 560 000 mètres. Les comptoirs de vente installés au chemin Neuf, l'actuel quai de Gère, voient affluer des négociants de Paris et d'autres départements, et également des marchands ambulants connus sous le nom de « Margoulins », appellation qui, depuis, a pris un sens plutôt péjoratif.

L'ère de l'expansion commerciale a commencé et plusieurs maisons de commerce parviennent à faire pénétrer les tissus de Vienne à l'étranger. Ces tissus étaient unis ; les métiers alors utilisés, ne se prêtant pas à la production de fantaisies. Le principal écoulement des magasins se fait toutefois à la foire qui a lieu à Beaucaire, chaque année, au mois de juillet. La marchandise emballée dans de lourdes caisses descend le Rhône sur les bateaux plats des mariniers. Les fabricants viennent à la suite en pataches, ils rentreront au bout de deux semaines, bourse pleine. Cela s'appelait la « descente de Beaucaire ».

On peut facilement imaginer ce voyage et nos compatriotes évoluant au milieu de la foule bruyante et joyeuse de cette foire qui leur procurait une occasion de se divertir en travaillant.

Mais il est bien évident que rencontrant là, à la fois, des confrères d'autres provinces et des acheteurs, ces contacts devaient leur permettre de rapporter, outre les écus, une documentation et des idées encore plus précieuses.

Vers 1830 la mode s'oriente vers les tissus façonnés. L'invention par Jacquard du métier qui porte son nom, en rend désormais, la fabrication possible. Elbeuf et Sedan se lancent, avec succès, dans cette production, Vienne veut en faire autant ; quelques métiers sont mis à l'essai en 1833 sans grand succès, et les fabricants se résignent à conserver la spécialité des unis qui faisaient leur réputation. Il fallut attendre 1840 pour voir s'implanter, enfin, le métier Jacquard dans les ateliers d'où sortent, alors, des articles rayés ou à carreaux qui obtiennent une grande faveur et entraînent un surcroît de prospérité.

L'ensemble du matériel utilisé se transforme et s'améliore ; la pile à maillet est, petit à petit, remplacée par le foulon à cylindre. Un métier à filer répondant au nom de Mull-Jenny de 120 ou même 200 broches, où torsion et renvidage du fil se faisait

mécaniquement, remplace insensiblement les anciennes machines à petit nombre de broches.

Enfin, le gaz qui éclaire les rues de Vienne à partir du mois d'octobre 1840, apporte dans les usines une lumière qui facilite le travail et permet d'en améliorer la qualité.

L'évolution de l'outillage, comme nous venons de le voir, la recherche opiniâtre de nouveaux produits et de nouveaux débouchés, aidait puissamment au développement de cette jeune industrie. En vingt ans la production avait plus que doublé, dépassant 40 000 pièces tissées sur 800 métiers battant pour 300 fabricants.

Mais, si chaque fabricant possède en propre ses métiers, il n'existe pratiquement pas d'entreprise où il soit procédé à toutes les opérations depuis le cardage jusqu'aux apprêts, et les grandes manufactures, entièrement intégrées, ne devaient naître qu'un peu plus tard.

Les 6 000 ouvriers de l'époque étaient donc répartis dans une multitude d'ateliers indépendants spécialisés dans le lavage des laines, la teinture, la filature, les apprêts, et à qui le fabricant avait recours. Mais toute l'activité était pratiquement concentrée le long de la Gère, de Pont-Evêque au Rhône, et dans les quartiers adjacents.

Après la Révolution de 1848 et la répercussion inévitable sur le commerce des agitations politiques, un chômage presque général sévit pendant plus d'une année, et des fabriques furent accusées à la fermeture. Mais au cours de 1849 l'activité reprend de plus belle et la fabrique viennoise connaît une nouvelle progression. L'ouverture de la ligne de chemin de fer de Paris à la Méditerranée devait accentuer, encore, la prospérité des fabricants qui, ne ménageant ni leur temps ni leur peine, ne cessent de moderniser et d'agrandir leurs usines.

La première machine à vapeur avait été installée en 1837 pour remédier à l'insuffisance de force motrice hydraulique qu'entraînait, autant le développement de la mécanisation, que l'extension des usines.

Dès lors l'industrie n'étant plus astreinte à s'établir en bordure de la Gère, jusque-là seule source d'énergie, émigre, en partie, dans d'autres quartiers de la ville, où la place est suffisante pour permettre leur extension future.

La production, dès 1850, dépassait déjà 90 000 pièces soit plus de 2 000 000 de mètres, mais, les traités de commerce conclus par la France avec l'Angleterre et la Belgique, abaissant les barrières douanières à l'entrée dans notre pays, mettaient cette production en péril. Les fabricants viennois redoublèrent d'effort,

certains succombèrent, mais les autres, par une utilisation plus savante des matières premières, par la création de tissus inconnus, réussirent à soutenir la concurrence des établissements étrangers.

Ils y furent aidés par l'introduction en 1849 d'une machine nouvelle, « l'effilocheuse ».

Auparavant, en effet, la composition des fils utilisés en tissage se limitait à l'emploi de laine provenant de la toison de mouton (appelée laine mère), de déchets de laine peignée provenant surtout de Reims et du Nord, et également de déchets de coton.

L'effilocheuse, composée principalement d'un cylindre garni de pointes, permet, en déchirant les chiffons (tissus ou tricots), de récupérer les fibres textiles entrant dans leur composition. Cette nouvelle matière première, à laquelle fut donné le nom de laine « renaissance », va dès lors être très largement utilisée et permettre, grâce à son bas prix, de produire des tissus meilleur marché plus aptes à tenir tête à la concurrence. Mais le mélange de matières premières très diverses est tout un art, dans lequel les filateurs et fabricants viennois passèrent rapidement maîtres.

Un excellent fabricant de la fin du siècle dernier à qui l'on demandait ce qu'il fallait mettre dans le fil pour obtenir un bon tissu, répondit, paraît-il : « Un peu de laine et beaucoup d'intelligence ».

Les récompenses (4 médailles d'argent) décernées aux Viennois à l'exposition internationale de Paris en 1855 furent pour eux une excellente publicité dont ils devaient récolter les fruits.

En 1860 la production atteint 130 000 pièces de 25 mètres et 8 000 personnes, sur les 20 000 habitants de la ville, travaillent dans les entreprises textiles.

L'importance prise par cette industrie suscita, évidemment, la création de nombreuses activités annexes : négoce de laine, triage et négoce du chiffon, fabrication de navettes, de peignes, de courroies, et fournitures de toutes sortes. Il se créa, également, ou se développa alors quantité d'ateliers de mécanique, indispensables à l'entretien du matériel, et dont certains deviendront, par la suite, des ateliers de construction qui vendront leurs machines dans toute la France et à l'étranger.

Pendant de nombreuses années, et pratiquement jusqu'à la première guerre mondiale, la plupart des fabricants ne possédaient pas, personnellement, de réseau commercial suffisant à l'écoulement de leur production ; cela justifiait l'implantation, sur place, d'un certain nombre de commissionnaires dont le rôle

consistait à servir d'intermédiaire entre le producteur et l'acheteur. Ils intervenaient dans l'élaboration des collections des fabricants qu'ils renseignaient sur les besoins du marché, sur les prix à pratiquer, et se chargeaient, sous contrat, de la vente de leurs produits. Paulin Blanc donne en 1869 la liste de onze commissionnaires en draperie, dont certains occupèrent une position très importante, et rendirent d'incontestables services à l'industrie locale. Mais par la suite les fabricants décidèrent de ne plus avoir recours à ces intermédiaires et commercialisèrent, eux-mêmes, leur production, obligeant ainsi ces puissantes maisons à cesser leur activité.

Entre 1850 et 1870 les progrès dans la conception et la construction du matériel furent considérables. Les cartes à tambour se perfectionnent, les métiers à filer renvideurs remplacent la Mull-Jenny. Les premiers métiers mécaniques de construction anglaise et allemande font leur apparition.

Ces progrès vont conditionner l'expansion des usines et la concentration des moyens de production. Le développement des grandes entreprises exécutant, elles-mêmes, la filature et les apprêts, provoque, petit à petit, la disparition d'un certain nombre de façonniers. Cette régression du façonnage s'accroîtra, encore, lorsque vers 1870, s'établirent les filateurs forfaitiers qui, achetant leur matière première, la transformant en fils dont ils assureront eux-mêmes la vente, non seulement sur place, mais aussi dans d'autres régions deviennent, à leur tour, de véritables entreprises industrielles qui ne cesseront de grandir.

Les fabricants ont alors tendance à spécialiser leur production, les uns dans la fabrication des unis de belle qualité auxquels des traitements d'apprêt délicats et particuliers donnent un aspect des plus flatteurs : velours de laine, drapés fins, taupe-lines, leur acquièrent très vite une réputation qui devait, pendant plus de trois quarts de siècle, assurer leur prospérité.

D'autres prennent une place de choix dans la production d'unis et de petite nouveauté à bas prix et leur puissance productive s'accroît rapidement, aidée, en cela, par l'installation en 1855, par une importante manufacture implantée dans le quartier d'Estressin, de la première machine à imprimer, qui lui permettra d'établir et de conserver le quasi-monopole de la production de ces tissus imprimés, appelés longtemps à une grande vogue, et aidera puissamment à sa prospérité.

D'autres, enfin, s'attaquent résolument au difficile métier de fabricant de nouveauté, utilisant des fils boutonnés, flammés, jaspés, sur des fonds de dessins variés, qui égayent des collections dans lesquelles on trouve, également, des tissus plus discrets,

mais où un effet de couleur, et le dessin, apporte toujours une note de fantaisie.

Nous ne voulons pas oublier l'industrie sœur du feutre de laine, dont la production de cloches pour la chapellerie suivie, plus tard, de celle du feutre en pièces pour tous usages, fut assurée par deux usines, dont la première vit le jour en 1852.

Il faut, également, mentionner l'industrie de la couverture dont la production est réalisée à l'extérieur de notre ville, mais où une importante entreprise possède encore à Vienne ses services administratifs et commerciaux.

Au fur et à mesure de la concentration de la production dans des usines qui ne cessent de grandir, le nombre des fabricants diminue. Il n'en reste plus qu'une centaine en 1869.

La guerre de 1870 et la grave crise qui lui succède dut encore réduire sensiblement leur nombre. Il fallut presque dix années pour que reprenne le mouvement ascensionnel de la fabrique viennoise. L'activité redevient normale et la production continua à croître jusqu'à la guerre de 1914-1918, au cours de laquelle les métiers battrent presque exclusivement pour produire le drap de troupe, alors « bleu horizon », avant que la teinte « kaki » utilisée alors par les troupes anglaises et américaines ne soit, également, adoptée en France.

Comme après chaque guerre et la pénurie qu'elle engendre, l'afflux de la demande en tissu civil devait assurer, ensuite, aux usines une bonne activité jusqu'en 1920 où la restriction de la demande devait provoquer une courte, mais sévère crise.

Si notre ville et son industrie n'eurent pas à souffrir des destructions causées par les guerres, elle ne fut, toutefois, pas épargnée par l'eau et le feu. La Gère enserrée dans sa vallée étroite était sujette à de brusques crues. L'inondation du 1^{er} août 1750 détruisit un grand nombre d'usines, dit-on. Elle fut suivie de nombreuses autres qui, toutes causèrent aux ateliers des dommages plus ou moins graves. En septembre 1946 une montée particulièrement rapide et importante des eaux de la rivière devait causer d'énormes dégâts et dévaster l'atelier de carderie d'une filature où l'eau atteignit une telle hauteur que c'est en canoë qu'il fallut aller constater le désastre. Le courant violent y avait soulevé des cylindres métalliques dépassant 200 kg, les transportant d'une machine sur l'autre. Vous concevrez, aisément, les détériorations ainsi causées à un matériel délicat.

Le feu, lui aussi, contribua fréquemment à ravager et détruire les usines. Les incendies furent nombreux à une époque où les moyens de protection étaient faibles, et où la ventilation produite par la rotation des transmissions chargées de bourre

grasse provenant des machines, activait le feu provoqué par la moindre étincelle ou par un simple échauffement. La plupart des sinistres entraînaient la destruction totale des machines et des bâtiments. L'un des plus mémorables fut celui qui, le 24 mars 1865, éclata dans ce qu'on appelait, à l'époque, la Maison Monstre, qui fut entièrement détruite.

Mais il y en eut, hélas ! beaucoup d'autres qui, maintes fois, illuminèrent le ciel de leur rougeoiment tragique. Je ne pense pas, en effet, qu'une seule entreprise ait pu échapper, au cours de son existence, même partiellement, à ce fléau. Mais, l'amélioration des moyens de protection, la rapidité d'intervention, et l'efficacité d'un corps de sapeurs-pompiers digne d'éloge, que les industriels aidèrent souvent à acquérir un matériel moderne et efficace, les installations de détection et d'extinction automatique, ont permis ces dernières années d'en réduire le risque et d'en diminuer les dégâts.

Si les calamités dont je viens de vous parler ont souvent interrompu ou réduit temporairement la production, un autre facteur allait, également, intervenir ; je veux parler des grèves.

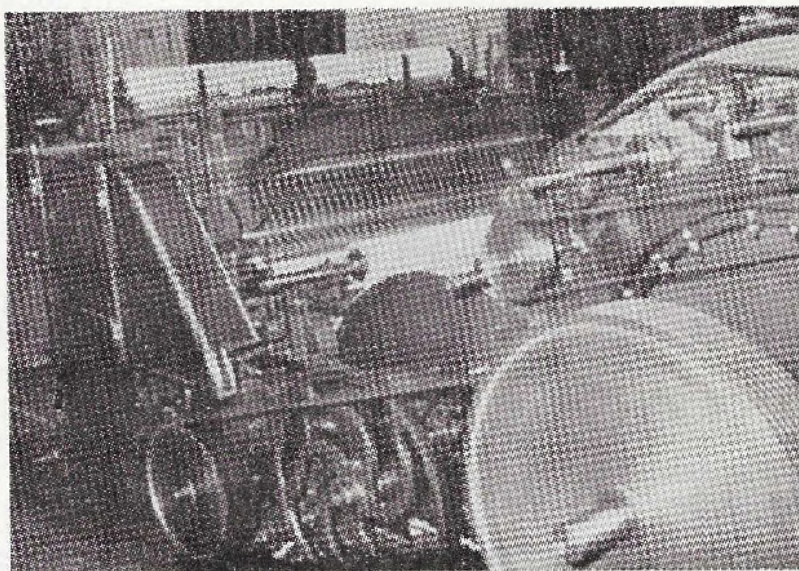
La première semble avoir été celle des tisseurs qui, déclenchée en janvier 1868 ne devait prendre fin qu'au début d'avril. Au printemps 1879 nouvelle grève du tissage à l'occasion de l'application d'un nouveau tarif à la production. De nombreuses autres devaient suivre, à intervalle plus ou moins rapproché, les revendications portant tantôt sur les horaires, tantôt sur les salaires. De 1880 à 1920 on compte, ainsi, une douzaine d'arrêts de travail, ce qui nous paraît, maintenant, un rythme bien raisonnable.

Il me semble nécessaire, avant d'aller plus loin, de nous pencher un peu sur l'homme dans son travail. De tous temps les femmes ont occupé, à côté des hommes, une place importante dans l'industrie textile, mais, pendant tout le XIX^e siècle, et même au début du nôtre, beaucoup d'enfants de 12 à 14 ans étaient également occupés dans les usines.

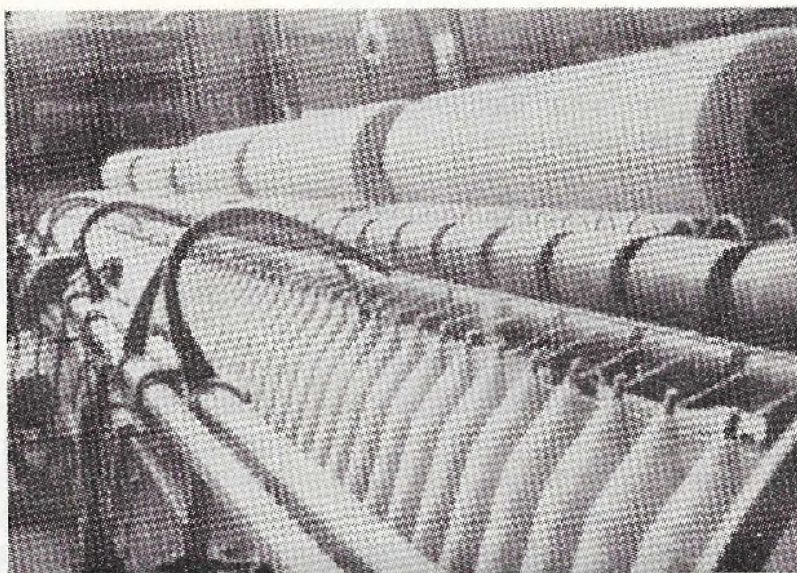
Les salaires, entre les uns et les autres, variaient de façon importante comme en témoigne un document de la Chambre de Commerce de 1876 sur les salaires moyens pratiqués pour la journée de 11 heures de travail :

- 3 à 4 F pour les hommes ;
- 1,50 F à 2,50 F pour les femmes ;
- 1 F à 1,50 F pour les enfants.

Nous sommes bien loin de la formule, qui bien plus tard devint un slogan : « A travail égal, salaire égal ».



Appareil diviseur



Métier renvideur pour fils de laine cardée

La responsabilité de l'ouvrier était beaucoup plus grande à tout point de vue, et les sanctions pécuniaires n'étaient pas rares. Je me souviens, fort bien, qu'en 1930 de petites amendes étaient encore infligées à des tisseurs pour de trop nombreux et graves défauts dans les pièces tombant de leur métier.

Au sujet de cete responsabilité, un passage du journal que M. Odon Fruton tint entre 1795 et 1862 nous renseigne tout particulièrement. « Le 1^{er} février 1842, un jeune homme de Pont-Evêque, nommé Clavel, âgé de 12 ans, travaillant aux usines de la Maison Monstre s'étant laissé prendre la jambe au cylindre des machines, eut la jambe coupée entièrement puisque son pied fut séparé de son corps. Il était au quatrième étage et son pied tomba en l'étage au-dessous. Il fut porté de suite à l'hôpital ; on lui coupa la jambe un peu plus haut, afin de pouvoir lui mettre une jambe de bois. Il fut parfaitement guéri au bout de quelques jours et... le conducteur des machines fut condamné à lui donner une indemnité de 600 francs. »

La sanction était dure si l'on songe que la somme représentait, au tarif de l'époque, quelques 8 mois de salaires.

Les horaires de travail : 66 heures au moins, étalés sur 6 jours, laissaient peu de repos et peu de loisirs ; il fallut attendre les années 1902 et 1904 pour voir les horaires journaliers réduits à 10 heures 1/2, puis à 10 heures. C'est, enfin, en mai 1919 que fut appliquée la semaine de 48 heures, en attendant la semaine de 40 heures actuellement en vigueur.

Le temps consacré au travail laissait peu de loisirs, mais il semble, si l'on en croit ceux qui connurent cette époque de la fin du siècle dernier, que l'ambiance des ateliers était plutôt gaie et que l'on y chantait souvent.

Un certain nombre de fêtes locales étaient alors observées, qui venaient rompre la monotonie de la vie quotidienne : la Sainte-Croix, fête des apprêteurs, la Saint-Clair, la Saint-Jean, qui donnaient lieu à de pittoresques coutumes qui prirent fin avec la guerre de 1914.

Mais à ce sujet, il est utile de mentionner, tout particulièrement, une fête dont la tradition remonte au xvi^e siècle. Le 3 février, jour de la Saint-Blaise, la Confrérie des marchands drapiers nommait son prier. Cette coutume fut conservée, et la Société de Saint-Blaise, connu plus tard sous la dénomination de Compagnons de Saint-Blaise, groupant toute l'industrie textile viennoise, continua longtemps à célébrer la fête de son saint patron.

Ce jour-là une messe était célébrée chaque année dans une paroisse différente, en présence du prier sortant, de celui nou-

vement nommé, et d'une nombreuse assistance. Une quête y était faite en faveur des bonnes œuvres de la ville. Le lendemain une messe était dite pour le repos des défunts.

Mais, après la messe du 3 février et la distribution de brioches traditionnelles à tous les sociétaires, les membres de la Confrérie se rendaient à un repas présidé par le nouveau prieur. Je n'insisterai pas davantage sur la consistance impressionnante des menus, ni sur la consommation effarante (et pour certains abusive) des boissons. A la fin du banquet, comme le prévoyait les statuts, tous les assistants exécutaient des chansons :

Les douze articles de la foi de la loi - Le menu du Frère Grégoire - La chanson des cardeurs.

Beaucoup de Viennois ont encore le souvenir de ces festivités pour y avoir participé ou en avoir recueilli les échos.

La tradition fut conservée jusqu'en 1968, mais depuis longtemps, et surtout après 1945, si saint Blaise fut toujours honoré, ce fut uniquement et très dignement par la célébration de la messe, et la fête perdit son caractère de franche ripaille.

(Pour ceux qui sont désireux de plus de détails, ils peuvent les trouver dans une étude faite par Prosper Gien et éditée en 1957 par l'Imprimerie Martin et Ternet.)

Pour être complet, il est indispensable d'aborder, maintenant, l'organisation professionnelle et la vie syndicale.

C'est en 1863 que, pour la première fois, se manifesta l'idée d'association corporative et se constitua sous le titre de « Société Industrielle et Commerciale » un groupement des industriels et commerçants particulièrement intéressés à l'industrie drapière. Elle ne devait pas avoir une longue existence. Mais l'idée se réveilla en 1876 où fût alors créé, sous le nom de « Cercle de la Table Ronde » une réunion de fabricants dont le but était d'imprimer un mouvement d'avancement et de prospérité à la Fabrique de Vienne. Ce cercle fut dissous en 1878 pour être remplacé par la Chambre Syndicale de l'Industrie drapière.

L'activité de cet organisme a été particulièrement orienté vers les tarifs de salaires, l'organisation et la participation collective aux expositions, les tarifs de douane et le transport de la draperie. Dans le domaine social, on peut mettre à son actif, son active coopération à la fondation de la Mutualité Maternelle, à celle de l'Ecole Pratique de Commerce et d'Industrie où furent formés d'excellents échantillonneurs, pépinière d'où devait sortir tous les meilleurs cadres qui participèrent au développement de

l'industrie drapière. En 1918 le groupement est doté d'un secrétariat permanent et devient le centre de multiples organisations :

- Caisse des Allocations Familiales qui compte parmi les toutes premières créées en France ;
- Œuvre des garderies et colonies de vacances scolaires ;
- Consortium pour l'exportation ;
- Syndicat de défense des employeurs d'énergie électrique.

En 1925 la Chambre Syndicale Patronale de l'Industrie Textile de Vienne groupe 26 fabricants de draps - 2 fabricants de feutres - 1 fabricant de couverture - 1 fabricant de tissus de crin - 9 filateurs - 4 apprêteurs - 2 épailleurs - 2 effilocheurs - 4 teinturiers.

Son rôle ne va cesser de grandir ; elle sera pendant de nombreuses années le lien constant qui unira toutes les branches de cette importante industrie, mais elle entretiendra, également, des rapports de plus en plus étroits avec les groupements professionnels des autres centres textiles et les fédérations nationales : Comité Central de la Laine - Association Française des Fabricants de tissus - Union des Syndicats Patronaux de l'Industrie Textile, et un peu plus tard la Fédération Française de la filature de laine cardée. A partir de 1918 un rôle très important devait échoir à la Chambre Syndicale, celui d'harmoniser les salaires avec la hausse constante du coût de la vie. A cet effet, une commission paritaire composée de représentants des patrons et des ouvriers devait être constituée à l'issue de la grève de septembre 1918, et fonctionna, régulièrement, pendant de nombreuses années.

En avril 1920, un tarif très complet des différents postes, depuis celui de manœuvre jusqu'à celui de l'ouvrier le plus qualifié, fut établi et adopté par les deux parties. Il devait longtemps servir de base aux aménagements de salaires par le jeu périodique de coefficients calculés par la commission paritaire.

La période de 1920 à 1939 est marquée par des alternatives de bonne activité et de chômage entraîné par les différentes crises économiques en 1921 - 1926 - 1930. Entre 1926 et 1938 les effectifs passent de 6 797 à 5 518 ; ils ne devaient, dès lors, cesser de décroître.

En 1936 l'agitation sociale se généralise en France ; elle n'épargne pas notre ville, ni son industrie textile, qui connaît alors les premières grèves avec occupation des usines et présentation aux directions d'un copieux cahier de revendications, comportant la mise à l'étude d'une convention collective.

Le 24 décembre cette convention fut discutée à la Sous-Préfecture entre syndicats ouvriers et représentants patronaux.

La séance, commencée le matin à 9 heures dura sans discontinuer et sans qu'aucun des présents sortit des locaux jusqu'à 23 heures, avec seulement quelques poses pour permettre aux participants d'absorber sandwiches et boissons apportés de l'extérieur. Véritable conclave, en somme, mais où aucune fumée légère échappée de la cheminée ne devait signaler, enfin aux Viennois, la signature de cette première convention collective.

En 1939 survient la drôle de guerre, puis l'invasion en 1940, et la moins drôle occupation par les armées allemandes. Les usines tournent à un rythme ralenti par la perspective du manque de matières premières et les restrictions de combustible. Les stocks doivent être déclarés et en février 1941, sous la pression des autorités d'occupation qui menacent de prendre en main la direction totale de l'activité économique, est créé à Paris le « Comité d'Organisation de l'Industrie Textile » qui divisa le pays en six régions. Vienne devient le centre de la cinquième région, avec entre autres la charge de recueillir les réponses à des questionnaires, que devaient, obligatoirement et périodiquement, remplir chaque entreprise de la région sur ses stocks, ses besoins et sa production. Il faut bien dire que le rôle ingrat de ces Comités régionaux aida, puissamment, à soustraire aux occupants quantités de matières et de produits, et de permettre, ainsi, le maintien d'une certaine activité.

La guerre terminée, la pénurie persistante de matières premières et des produits divers nécessita, en France, la mise en place d'un Bureau de Répartition de l'Industrie Lainière, dont le rôle était de veiller à une distribution équitable, entre les utilisateurs, des laines dont l'importation était encore insuffisante pour permettre un retour à la liberté des transactions.

La pénurie générale, et le rationnement qu'elle imposa, devait entraîner dans le pays tout entier des pratiques extra-légales : marché noir et ventes sans factures se développèrent alors considérablement.

Je ne prétendrai pas que seule la place de Vienne ignore de telles pratiques ; mais si la plupart des entreprises n'observèrent pas, alors, une parfaite rectitude, il est bien évident qu'elles n'en profitèrent pas pour s'enrichir. Elles produisaient une marchandise particulièrement recherchée. Manquant souvent de matériaux ou de produits dont elles avaient un besoin pressant pour leur industrie, elles n'avaient qu'une ressource pour se les procurer : celle d'utiliser ce qui sortait de leurs ateliers comme monnaie d'échange. La réputation de l'industrie textile viennoise resta donc intacte, non seulement dans la profession, mais également aux yeux de l'administration.

Pendant les années d'après-guerre, la demande fût considérable et Vienne vit affluer les acheteurs, jusqu'au jour où les stocks, reconstitués, la concurrence joua de nouveau, rendant les affaires plus difficiles, et entraînant la fermeture de nombreuses entreprises. De 5 500 en 1938 l'effectif était tombé à 3 300 en 1955, et l'amélioration de la productivité n'en était pas seule cause, croyez-le bien.

Sur le plan social, les accords de 1936 furent souvent remis en question, et les grèves se multiplièrent jusqu'au jour où la Chambre Syndicale Patronale pris la décision d'appliquer, automatiquement, les accords nationaux.

Toute l'industrie textile française est touchée ; ce ne sont, dans toutes les assises professionnelles, que lamentations sur les difficultés sans cesse croissantes d'une industrie qui semble en plein désarroi.

L'abaissement des barrières douanières, puis l'application des clauses du Marché Commun rendent la concurrence de plus en plus âpre, et les moins bien armés succombent très vite. Les progrès techniques considérables accentuent l'écart entre les entreprises qui font un énorme effort d'équipement, et celles qui ne le font ou trop peu, souvent peut-être parce qu'elles n'ont pas les possibilités financières suffisantes.

Quand on pense qu'un assortiment de carde moderne produit, environ, 10 fois plus qu'une carde de 1920 ; que la vitesse des métiers à tisser a doublé et même parfois triplé en moins de 40 ans, et que dans le même temps, l'utilisation en filature de fibres synthétiques de haute ténacité, a permis, par une amélioration considérable des rendements, la diminution du nombre de casses au tissage, et de confier à la surveillance du tisseur, non plus un seul, mais 4 - 6 et même 10 métiers, il est facile d'en déduire le risque encouru par ceux qui se sont laissés distancer sur le plan de l'équipement.

A partir de 1950 tous les centres textiles français sont plus ou moins gravement touchés ; ceux qui résistent le mieux sont situés aux deux pôles opposés de notre pays : le Nord et le Languedoc ; mais petit à petit l'importance de l'industrie lainière se réduit considérablement dans la France entière. Même Elbeuf, au passé prestigieux, est terriblement éprouvé et son avenir incertain.

Vienne n'échappe pas au sort commun. Les usines ferment les unes après les autres, et chaque disparition n'apporte à ceux qui restent que très peu de commandes supplémentaires. En 1955 les entreprises textiles occupaient encore 3 300 personnes ; en 1974 l'effectif total ne dépassait pas 750.

Mais, est-il nécessaire de s'étendre davantage sur l'histoire de cette période récente, bien connue de tous ?

L'industrie textile n'est plus, à ce jour, représentée que par deux filatures, dont l'une tient une place prépondérante dans la production française de fils cardés pour tissage et bonnetterie. Un tissage spécialisé dans la fabrication des tissus nouveautés pour hommes et femmes. Une importante usine d'apprêts dont l'activité est surtout assurée par l'extérieur.

Nous terminerons donc en souhaitant à ces entreprises longue vie et prospérité, car c'est d'elles que dépend, désormais, la survie d'une industrie textile à Vienne.

Jean VAGANAY.

*
**

NOTA. — L'auteur remercie, tout particulièrement, Mlle Rosette Durand, secrétaire de la Chambre Syndicale Patronale de l'Industrie Textile et Mme Martinon-Fruton pour l'aide précieuse qu'elles lui ont apporté par l'intéressante documentation qu'elles ont bien voulu mettre à sa disposition.

BIBLIOGRAPHIE

- Guide à Vienne*, par E.J. Savigné. Imprimerie de l'auteur, 1877.
Le Guide viennois, par F. Raymond, 1897.
La draperie à Vienne, par Paulin Blanc. Imprimerie Savigné, 1869.
L'industrie drapière viennoise, par Ch. Chatain. Imprimerie Henri Martin. 1925.
La Confrérie de Saint-Blaise, par Prosper Gien.

La bibliothèque d'un Parlementaire Viennois au milieu du XVIII^e siècle

Louis de Leusse des Costes, Conseiller au Parlement de Grenoble (1677-1746) était un magistrat dont le père et le grand-père furent des militaires. Son aïeul Laurent de Leusse, homme de robe, avait été Conseiller à la Cour des Aydes de Vienne. Le grave Conseiller des Costes, Louis de Leusse, avait passé sa licence en droit à Paris. En 1736, âgé de cinquante-neuf ans, il épouse une jeune personne : Catherine de Galliens de Châbons, fille du Bailly de Diois et sœur du Procureur Général du Parlement de Grenoble. Deux enfants naquirent de cette union, Marie-Josèphe, par la suite marquise de Vesc, et Louis, marquis de Leusse qui sera aussi Conseiller au Parlement de Grenoble (1). Madame de Leusse née Châbons épousa en secondes noces Jean-François Géli de Montcla, Conseiller à la Cour des Comptes de Dauphiné.

Après la mort du Conseiller, le notaire Guillermin tint les comptes de la tutelle des enfants. Ce document permet d'avoir une idée de la fortune de la famille au milieu du XVIII^e siècle. Il n'est pas possible d'évaluer le capital, mais les revenus annuels sont de vingt-cinq mille à trente mille livres de rentes, ce qui est considérable quand on sait qu'une famille bourgeoise peut vivre avec deux mille livres de revenus annuels. Un Lyonnais des plus riches, Pianelli de La Valette, avait soixante-dix mille livres de revenus annuels. Les biens sont presque exclusivement ruraux. En 1749, deux cent soixante et onze livres seulement proviennent de valeurs mobilières (rentes sur l'Élection de Vienne et sur celle de Grenoble). Louis de Leusse possédait la seigneurie et le châ-

(1) Il épousera Jeanne Antoinette de Laube de Bron ; il sera guillotiné en 1794 à Lyon.

teau des Côtes-d'Arey, il avait acquis peu de temps avant de mourir la terre et le château de Meyzieu, du financier Pâris de La Montagne. Divers biens et domaines étaient à lui à Géments, Seyssuel, Luzinay, Moidieu, Saint-Oblats, ainsi que plusieurs domaines à Colombier-Saunieu. De plus deux domaines viticoles : la Maison Rouge et le Petit Tupin à Tupins-Semons étaient d'un excellent rapport. En outre la famille de Leusse avait un hôtel à Vienne dans la Grande Rue (rue de Bourgogne), en la paroisse Saint-André-le-Bas. Il s'étendait sur trois étages et la domesticité y était nombreuse (sept personnes en tout).

L'inventaire après décès du Conseiller des Costes, conservé à la Bibliothèque municipale de Vienne de nos jours, est dressé par les notaires Guillermin et Armanet. Les meubles meublant seront vendus aux enchères, hormis ceux que Madame des Côtes s'est réservée. Pour vendre la bibliothèque les notaires en firent l'inventaire, ce qui permet la rédaction de ce petit essai d'histoire culturelle et mentale. Ils furent adjugés en juillet 1747.

Les livres du défunt se trouvent pour la plupart dans l'hôtel viennois. La maison ne comporte pas de pièce appelée bibliothèque. Plusieurs endroits contiennent des livres : un cabinet garde-robe proche de la chambre du défunt, la salle des archives et une pièce au troisième étage de la maison. Les livres de chevet sont peut-être ceux du cabinet garde-robe, on y trouve Don Quichotte, Pétrone, Lemaître de Sacy, La Fontaine, le poète Jean-Baptiste Rousseau et l'historien Mézeray. Quelques livres peu nombreux ornent les domaines campagnards, en tout soixante et onze volumes. Certains domaines : les Côtes et Meyzieu n'ont pas d'autres livres que le Missel de la chapelle du château. Le domaine de Colombier-Saunieu possède quelques ouvrages propres à meubler une retraite campagnarde : les *Essais* de Montaigne, les *Caractères* de La Bruyère, Crébillon, Sénèque et aussi les œuvres tragiques de Campistron dit « Le Singe de Racine » ainsi que quelques ouvrages de piété.

Avant de progresser dans l'étude il est nécessaire de savoir si cette bibliothèque était personnelle ou héritée de famille. Il importe de le savoir car Louis de Leusse aurait pu avoir hérité des livres de son arrière grand-père Laurent Leusse, grand lettré et juriconsulte, ami de Pierre de Boissat et de Nicolas Chorier, ce dernier nous dit que Laurent Leusse était « grand amateur de livres, il avait amassé une bibliothèque toute remplie de livres excellents » (à la fin du xvi^e siècle et au début du xviii^e siècle). Il aurait possédé, d'après Colombet le manuscrit de Saint-Avit (Bibliothèque de Lyon). En fait il semble probable que la bibliothèque de Laurent Leusse ait été dispersée par ses héritiers. La question ci-dessus peut être résolue en recherchant, dans la

mesure du possible, les ouvrages parus avant et pendant la vie de Louis de Leusse.

Les ouvrages de droit qui lui sont antérieurs sont plus nombreux, fait explicable par la pérennité du droit. Les ouvrages de belles lettres et d'histoire sont pour moitié antérieurs et contemporains du possesseur de la bibliothèque. Louis de Leusse a pu acheter la totalité des ouvrages de Beaux-Arts et de Sciences et Arts. La présence d'ouvrages anciens et modernes bien répartis laisse supposer et conclure qu'il s'agit de la bibliothèque personnelle de Louis de Leusse. Ce personnage a la caractéristique d'être à cheval culturellement sur le XVII^e et le XVIII^e siècles. Il est contemporain, ou presque, des œuvres de Voyture et de celles de Mably.

Les notaires inventoriant donnent peu de renseignements bibliophiliques. Toutefois ils signalent comme ouvrages remarquables :

Les sept psaumes de la pénitence sur velin (peau de veau) ; une *Bible* latine de Robert Estienne, imprimée en 1540 ; deux ouvrages de droit imprimés chez les Elzévier ; un *Missel* couvert de maroquin rouge ; des *Heures* en velin ; une *Pratique civile et criminelle du Parlement de Grenoble* manuscrite et un exemplaire de l'édition originale de *l'Histoire du Peuple de Dieu* de Berruyer. Le Conseiller des Côtes a une bibliothèque d'étude et non une collection de beaux livres.

Ces ouvrages se présentaient matériellement sous la forme suivante : les in-folio formaient 14,9 % du total, les in-quarto 11,7 %, les in-octavo 1,7 %, les plus nombreux étaient les in-12, 47,5 %, alors que les in-24 n'étaient que 6,2 % ; environ 5 % étaient en brochure. Le format n'a pu être déterminé pour 11,6 % des volumes. Les in-12 et les in-folio sont les plus nombreux. Les sujets des in-24 avaient trait aux auteurs latins et aux ouvrages de droit : on pouvait les mettre dans la poche, ce sont les ouvrages les plus familiers.

L'étude du contenu de la bibliothèque permet d'en discerner les grandes masses. La Théologie constitue 10,5 % des titres, c'est-à-dire une faible place relative ; la Jurisprudence, 27,6 % des titres, le quart de la bibliothèque. Ce primat s'explique très bien par la profession de Conseiller au Parlement de Grenoble. Les Belles Lettres, 20,1 %, ont le pas sur l'Histoire, 18,3 %, alors que dans certaines bibliothèques ecclésiastiques et de magistrats étudiées ailleurs, c'est l'inverse. La catégorie Sciences et Arts regroupant Philosophie, Economie et Politique et enfin Sciences et Arts est faible : 5,7 %. Ce poste changera d'importance ailleurs,

au courant du XVIII^e siècle. Les Beaux-Arts (cartes, estampes et musique) représentent 16,7 % et les périodiques ne sont présents que par deux titres.

La langue des titres des volumes indique déjà la nature de la culture du Conseiller. Ils sont en français dans leur majorité. Les titres en latin représentent 23,3 %. Il y a quelques titres en grec et en italien qui est la seule langue étrangère connue, ce phénomène est très courant au XVII^e siècle jusqu'en 1750. Les ouvrages en latin sont des traités de droit, de belles lettres et des œuvres religieuses. Le latin est la langue savante, des classiques et de la religion alors que l'italien est celle des beaux-arts. Les œuvres en grec sont dans le domaine des Belles Lettres.

Une culture réelle s'acquiert en se servant des instruments indispensables que sont les dictionnaires. Le Conseiller en possède treize dont les dictionnaires français-latin de Calepin et ceux de Danct. Il est intéressant de constater la présence du dictionnaire de latin médiéval de du Cange - *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*. Il possède aussi le *Dictionnaire de la langue française* de Furetière, un *Dictionnaire de droit*, le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Dannet) et le *Dictionnaire historique* de Moreri. Ces quelques remarques générales en appellent de plus précises quant à l'analyse du contenu de chaque catégorie d'ouvrages.

En Théologie, les ouvrages sur les sources chrétiennes : Bibles, introductions et commentaires de l'écriture sainte sont nombreux, il possède pas moins de trois bibles. Les catéchismes, les traités d'apologétique et de controverse tiennent aussi une bonne place et certains sont des ouvrages à succès et contestés comme l'*Histoire du Peuple de Dieu*, du jésuite Berruyer.

La théologie des sacrements et la morale sont peu représentées. Toutefois le Conseiller des Côtes a sur ses rayons le *De Matrimonio* du Père Thomas Sanchez, œuvre d'un casuiste qui étudie de manière détaillée la morale et la pratique du mariage chrétien.

Les ouvrages de piété sont très peu nombreux : à peine une *Vie de Saints*, alors que des bibliothèques d'artisans de la même époque en regorgent. Les missels ne sont pas des missels personnels et portatifs. Le missel est réservé à l'autel. En revanche chacun dispose de *Livres d'Heures* personnels. Les livres de théologie révèlent une attitude intellectuelle face à la religion. Leur analyse amène à rechercher l'orientation de la bibliothèque. Si le XVII^e siècle et le XVIII^e siècle, vus à travers les manuels, sont des siècles de controverse religieuse ou philosophique, la bibliothèque de Monsieur des Costes, dont parfois l'archaïsme exprime

une éducation traditionnelle, n'est pas une bibliothèque partisane car des ouvrages écrits par des jésuites, des jansénistes et des protestants voisinent, de plus quelques titres ont été mis à l'Index. Seuls une correspondance personnelle et un livre de Raison pourraient éclairer sur les options réelles du Conseiller des Costes.

Les grands traités des différentes tendances ne sont pas représentés, ce qui laisse supposer un peu d'indifférence vis-à-vis de ces combats et controverses.

Les traités de Jurisprudence composent la bibliothèque professionnelle de Louis de Leusse. Les ouvrages de droit romain dominent largement, le Dauphiné est un pays de droit écrit, ils sont suivis de peu par les traités de droit coutumier français, alors que les volumes de droit canon, à l'inverse des bibliothèques d'ecclésiastiques, viennent loin derrière. Les *Ordonnances* et *Edits royaux* tiennent une place considérable, les traités de pratique sont nombreux alors que les recueils de plaidoiries remarquables ne sont là que pour l'ornement de l'esprit plus que pour le travail. Les auteurs les plus souvent cités sont Cujas, Ferrières, Guy Pape. L'*Ordonnance sur les Eaux et Forêts de 1670* est très souvent mentionnée ; elles sont importantes dans une société essentiellement rurale et pour un parlementaire grand propriétaire terrien qui recrute peut-être sa clientèle sur ses terres.

Au royaume des Belles Lettres, les œuvres de l'Antiquité ont la part la plus belle, surtout les écrivains latins (comiques, poètes et maîtres de l'éloquence comme Quintilien). Il y a peu d'ouvrages d'origine grecque, ce qui est très caractéristique du xvii^e siècle. Les Humanités des Collèges Jésuites ou Oratoriens sont principalement latines. Ce fonds n'a pas d'auteur du Moyen Age, au début du xviii^e siècle on déteste le « goût gothique ». Marot et Montaigne sont les seuls auteurs du xvi^e siècle admis, la Pléiade est bien démodée ! Dans les ouvrages contemporains on note la présence de quelques romans baroques (L'*Astrée* d'Honoré d'Urfé). Les romans cèdent le pas à la fin du xvii^e siècle et au xviii^e siècle au théâtre et à la poésie. Aucun auteur étranger n'est accepté si ce n'est Cervantès avec le *Don Quichotte*. La culture du Conseiller de Leusse est classique : latine et moderne. Le roman y tient une petite place comparativement aux genres nobles : éloquence, théâtre, poésie. Une belle collection de dictionnaires et de manuels pour apprendre le latin et le français montrent que cette culture pouvait être vécue.

Voisine des Belles Lettres est l'Histoire. Sous ce nom générique on classe l'histoire et la géographie. Ici il n'y a pas de livres de géographie ni de voyages, en revanche la bibliothèque comporte des cartes géographiques. La géographie et l'Histoire locales

sont peu représentées (uniquement Lelièvre : *Histoire de l'Antiquité et Sainteté de Vienne*). Par contre l'Histoire des peuples de l'Antiquité est importante, ceci est à mettre en parallèle avec les ouvrages de Belles Lettres anciennes. L'Histoire latine est privilégiée, mais l'Histoire des Grecs, des Egyptiens et des Hébreux n'est pas oubliée. Il y a quelques *Histoires Générales* et à côté de nombreuses *Histoires de France*.

Pour les ouvrages plus spécialisés le Moyen Age et le xvi^e siècle sont à peu près oubliés. L'Histoire du « Grand Siècle » est représentée par traités généraux et particuliers : Fronde, Etats Généraux, Histoire des Parlements, ce qui est important pour un parlementaire. L'Histoire de *Lesdiguières* et des Connétables intéressent le Dauphinois et le fils de militaires. L'Histoire de l'*Académie française* s'adresse à un homme cultivé. Les livres d'Histoire religieuse se rapportent tous aux Guerres de Religion et à leurs conséquences, ce qui montre leur importance dans la conscience du xvii^e siècle. D'autre part les témoins directs sont appréciés, les mémoires sont nombreux (Philippe de Commines, Bassompierre, la reine Margot, Bussy Rabutin, etc.).

La place de l'Histoire étrangère est réduite, hormis quelques traités concernant l'Europe, les Flandres, la Grande-Bretagne, la Hongrie et la Laponie. Les préoccupations historiques sont les mêmes que les préoccupations littéraires, sauf des ouvrages particuliers liés au métier ou aux prérogatives de l'aristocratie : ouvrages sur les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l'Ordre du Saint-Esprit.

Les périodiques ne sont pas absents, avec un recueil mondain : le *Mercure Galant* de Donneau de Visée et l'*Histoire des ouvrages scavants* de Basnage. Ce périodique est la suite de la *Nouvelle République des Lettres* de Bayle, ce qui peut laisser supposer une très légère tendance critique envers les institutions établies, ou tout au moins le souci d'une information indépendante.

Les œuvres dauphinoises sont surtout des traités de droit et de jurisprudence. Le Conseiller montre peu d'intérêt pour l'Histoire locale, il n'a ni Pierre de Boissat, ni Chorier, alors que Laurent Leusse son aïeul était l'ami des deux. Il convient d'énumérer les quelques titres dauphinois les plus intéressants : un volume des voyages d'Abraham Gölnitz (voyageur hollandais qui traversa le Dauphiné au début du xvii^e siècle ; Le Lièvre : *Histoire de l'Antiquité et sainteté de Vienne* ; Louis Videt : *Histoire de la vie du Connestable de Lesdiguières* ; trois volumes de Guy Pape, les *Arrêts* de Jean Guy Basset ; les *Playdoyers*, les *Statuta Delphinalia* ; Gabriel Bonnot de Mably (frère de Condillac) :

Parallèle des Français et des Romains et du Viennois Gachet d'Artigny : *Relation de ce qui s'est passé dans une assemblée en Bas du Parnasse pour la Réforme des Belles Lettres*, La Haye, 1739.

La rubrique Sciences et Arts, philosophie, économie et politique est peu importante. Cette culture classique a de puissants fondements dans le passé, elle n'est pas du tout scientifique. La bibliothèque du Seigneur des Costes n'est pas en cela une bibliothèque style XVIII^e siècle.

La philosophie est inexistante si ce n'est un traité de Malebranche. La réflexion n'est pas encore étayée par la philosophie mais par l'Écriture Sainte. La culture profane englobe l'étage de la connaissance intellectuelle (histoire) et celui de l'agrément (belles lettres) mais n'arrive pas au niveau de la réflexion fondamentale qui est encore le domaine de la Religion. Les titres de livres d'économie et de politique sont peu nombreux mais de qualité : Jean Bodin : *La République* ; Machiavel : *Le Prince* ; Mably (ouvrage déjà cité qui défend l'absolutisme). L'autorité n'est pas contestée. Les ouvrages de Sciences et Arts révèlent le plus la vie domestique et les préoccupations immédiates de la famille de Leusse. Ses goûts aristocratiques apparaissent. Un ouvrage sur les Droits honorifiques des seigneurs, deux ouvrages sur l'équitation, le sport noble, un sur l'usage des armes, la liste des postes (aux chevaux), trois traités de jardinage dont *La Quintinie* et un traité sur les arbres nains montrent l'intérêt d'un possesseur de châteaux pour la technique des jardins à la française, ces ouvrages sont très significatifs ainsi que six traités pour faire ses comptes et gérer sa fortune (*Barême*), un *Traité d'Economie rurale* et un *Traité des maladies les plus fréquentes*. Il est étonnant de ne voir dans cette énumération aucun livre de cuisine, ni aucun ouvrage sur l'éducation des enfants. L'absence de ces ouvrages s'explique par le fait que ces spécialités étaient réservées aux domestiques et nourrices. Le Conseiller des Côtes n'a encore, d'après les livres qu'il a, aucune curiosité scientifique, alors qu'elle naît ailleurs.

En revanche l'attrait pour les Beaux Arts est plus grand, sans pour cela dépasser le degré de l'agrément passager. Les arts figurés sont peu représentés, quelques recueils d'estampes (chevaux, plantes et grands personnages). Le fonds n'a pas de planches de tableaux ou de statues, ni aucune gravure régionales. Le Conseiller possède un curieux traité technique sur l'art des machines hydrauliques : *Diverse e artificiose macchina* de Ramelli et deux ouvrages d'architecture dont un de Vignole. Ces ouvrages, en plus de l'ornement de l'esprit, donnaient des modèles pour créer des

fontaines, embellir les demeures, à moins que ce ne soit des arguments au rêve.

La géographie n'est présente que d'une manière figurée et artistique par des cartes, alors que les traités font défaut. Au contraire les recueils de musique tiennent une bonne place dans la bibliothèque. Ils devaient donner prétexte à des concerts domestiques. On jouait de la musique française principalement et de l'italienne ensuite. Les recueils sont de musique instrumentale : pièces pour la flûte, le violon et la viole. D'ailleurs l'inventaire révèle la présence de deux basses de viole avec leur étui et l'étui d'une troisième, ainsi que des cahiers de musique à la main. Aucune musique instrumentale n'est pour le clavecin, ni pour les cuivres.

La musique vocale n'est pas oubliée : chansons, airs sérieux et à boire, cantates, motets et un opéra. La danse est présente chez ce grave magistrat avec des menuets.

L'ensemble des pièces laisse peu entrevoir de musique religieuse qu'on devait aller entendre à l'église. Parmi les auteurs on ne trouve ni Lulli, ni Couperin, ni Rameau, mais des compositeurs que l'on redécouvre peu à peu aujourd'hui : Gauthier, Duval, Marchand, Campra, Corelli (très prisé), de La Barre, Marin Marais, Clérambault, etc.

CONCLUSION

La bibliothèque du Conseiller de Leusse des Costes est celle d'un magistrat humaniste. Les ouvrages professionnels sont nombreux, ceux de Théologie laissent apercevoir une grande connaissance de l'Écriture Sainte qui ne s'accompagne pas d'un goût pour les controverses du moment. La philosophie des Lumières n'a pas encore d'entrées à Vienne et la culture de M. des Costes est encore caractéristique du XVII^e siècle finissant. L'Humanisme traditionnel apparaît dans le choix des livres de littérature et d'histoire privilégiant l'Antiquité et la France moderne au détriment du Moyen Âge, des œuvres étrangères et scientifiques. L'érudition locale y tient peu de place car la culture des Collèges permet de suivre, dans les milieux privilégiés, l'actualité littéraire. La place donnée à la musique dans ces cercles de robins de haute volée laisse entendre une vie sociale pleine de charmes et d'agréments.

Il serait intéressant de comparer cette bibliothèque viennoise avec d'autres bibliothèques de la ville dans des milieux différents à la même époque.

Avoir 450 titres et 850 volumes à Vienne au XVIII^e siècle c'est déjà posséder une belle bibliothèque, car dans le milieu lyonnais

des professions libérales (1), milieu de loin le plus grand possesseur de livres, la moyenne pour le XVIII^e siècle est de 164 volumes par individu, dans les familles bourgeoises et nobles la moyenne n'est que de 70 volumes. La bibliothèque de Monsieur des Costes est par son importance de celles de la bazoche dont elle exprime les goûts, bien plus que celles de la noblesse à laquelle appartient Louis de Leusse, les bibliothèques nobles étant souvent composées de Vies de Saints et de Semaines Saintes. La répartition des livres dans la bibliothèque permet de faire de l'histoire littéraire réelle.

Jean-François GRENOUILLER.

(1) Maurice Garden, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*.

Un voyageur visite Vienne en 1821

Etienne Faillon, 1800-1870, prêtre de la Compagnie Saint-Sulpice, auteur d'ouvrages religieux, visiteur de séminaires d'Amérique, écrivait de Lyon ses souvenirs de voyage le 11 octobre 1821 à Madame de Barême, mère de son compagnon de voyage, alors qu'il se rendait pour la première fois de Tarascon, sa ville natale, à Issy-les-Moulineaux. La copie de cette lettre se trouve aux archives de la Compagnie Saint-Sulpice à Paris.

« ... Bientôt après, nous arrivâmes à l'Isère où nous n'éprouvâmes aucun retard. La malle poste qui était après nous fut obligée d'attendre le retour du bateau. Nous surveillâmes quelques temps et lorsque le jour commençait à paraître, nous étions au péage où la diligence s'arrêta plus d'un quart d'heure. Nous profitâmes de ce temps pour nous refaire et nous nous mîmes en marche pendant peut-être trois quarts d'heure ; car il y avait une forte montée et les chevaux allaient d'un pas plus lent. En approchant de Vienne nous rouvrîmes le panier pour déjeuner.

Nous aperçûmes bientôt le tombeau de Pilate. C'est une espèce d'obélisque tronqué soutenu sur un piédestal percé par ses quatre faces. Aux angles du piédestal sont quatre petites colonnes d'un mauvais goût. Je sortis aussitôt mon crayon pour en prendre une esquisse, mais je ne fis que du barbouillage. La diligence allait toujours son train et le chemin qui depuis Montélimar jusqu'à Lyon est pavé avec des cailloux du Rhône nous occasionnait des secousses réitérées que je répétais sur mon papier.

A Vienne la diligence s'arrêta plus d'une heure. Nous profitâmes de cet espace pour connaître un peu la ville et, pendant que les voyageurs déjeunaient, nous qui l'avions déjà fait dans la voiture, nous étions devant l'église cathédrale à dessiner le portail. Ce monument est digne de la curiosité du voyageur. La façade qui est noire de siècles a un aspect imposant. Mais cependant l'intérieur de l'église me plut encore davantage. Elle a environ cent cinquante pieds de longueur. Vingt-deux piliers sou-

tiennent les voûtes de cet édifice qui sont ornées de jolies peintures. Celle du milieu est toute peinte en bleu et remplie d'une infinité de petites étoiles. Je fus charmé de voir l'église peinte en gris. Je me figurais qu'un monument ancien plaisait davantage avec cette couleur sombre que s'il présentait la blancheur d'un ouvrage d'un jour. D'ailleurs une vieille basilique supporte cette nuance ; autrement, c'est la parer d'un vêtement qui ne lui convient pas. Les vitraux sont en bon état ; ils représentent des saints habillés d'une manière grotesque.

Je vous laisse à penser si je devais m'extasier devant de tels objets. Les dix-huit piliers les plus près du chœur ainsi que les voûtes des petites nefs qui y correspondent ne sont point gothiques. C'est le grec dans sa décadence. Les voûtes sont en ogives, mais sans forme... La grand nef ainsi que le reste de l'église qui est plus rapproché du portail est tout à fait gothique. Tout en faisant ces remarques, nous entendîmes sonner dix heures et nous nous hâtâmes de retourner à la diligence qui était sur le point de partir. Nous vîmes en passant une foule d'inscriptions adossées contre les murs de l'église, mais ne les regardâmes que très rapidement.

Après Vienne est une forte montée que nous fîmes à pied en considérant la campagne et les divers genres de culture. C'est là que nous vîmes pour la première fois la vigne attachée à des pieux, les champs semés de blé noir, des bœufs attachés à la charrue. Nous rentrâmes dans la voiture jusqu'à Lyon où nous sommes arrivés hier à trois heures et demie environ. »

Ce texte nous a été aimablement communiqué par
l'abbé Louis BOISSET.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES " AMIS DE VIENNE "
EN ASSEMBLEE GENERALE DU 10 AVRIL 1975

Présidents d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président
M. Paul MICHALON - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Co-Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
Mlle Catherine COFFRANT - Bibliothécaire de la ville
M. André PELLETIER - Docteur ès-Lettres - Maître de conférences à l'Université de Lyon II - Co-Directeur du
Centre de Recherches Archéologiques
† M. Joannès RUF - Conservateur des Musées
M. Serge TOURENC - Directeur adjoint de la Circonscription
Archéologique
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

BUREAU

Président : M. Marcel GOURDANT - Commerçant - VIENNE

Vice-Présidents : M. André HULLO - Professeur d'Histoire au Lycée
de Vienne

Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - VIENNE

M. François RENAUD - Professeur d'Histoire au Lycée de
Vienne

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Joseph GARON - VIENNE

Secrétaire Général Adjoint : M. Louis BLANC - Ingénieur Chimiste -
SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorier : M. Félix JACOB - VIENNE

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

† M. Charles Bellet - Archiviste de l'Hôpital - VIENNE

M^e Emile Datry - Avocat - VIENNE

M^e Charles Frecon - Notaire - Vienne

M. Jean Gueffier - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller Municipal

M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-
VIENNE

Dr Jean Hassler - Médecin - VIENNE

M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE

M. Louis Raibaud - Receveur Honoraire d'Enregistrement - VIENNE

M^e Antoine TERRASSE - Huissier de Justice - VIENNE

Commissaires Adjoints :

M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - LES CÔTES-D'AREY
(Commission Bibliothèque)

M. Gérard André - Employé de Banque - CHUZELLES (Commission
Propagande et Finances)

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE (Commission
Propagande et Sorties)

